

mère de Cousinette, — douce et bonne comme ma mère. Elles sont parties toutes les deux, trop tôt hélas! nous laissant bien jeunes, ayant encore besoin d'être aimés longtemps et embrassés le soir dans nos berceaux. Elles sont mortes toutes les deux à quelques mois d'intervalle, doucement, presque sans souffrir, fleurs roses et délicates qui n'eurent pas assez au soleil ici-bas.

Depuis ce jour grand'mère porte toujours dans la maison un petit bonnet de dentelles noires pareil à ceux qu'ont les aïeules, au soir de leur vie, entourées de leurs petits-enfants, et cette pauvre robe, simple cachemire sans parure, toujours la même, comme celle qu'elle portait le jour où elle me ramena chez elle, me serrant sur son cœur plus fortement que d'habitude, il me semble.

C'est tout notre cœur, grand'mère, c'est tout ce qu'il y a de bon et de loyal en nous. C'est la meilleure partie de nous-mêmes. Elle savait nous câter sans en avoir l'air, — pour ne pas nous donner de mauvaises habitudes, disait-elle, — et nous gronder dans un baiser, car ses yeux sont si profonds qu'elle n'a pas besoin de parler: on devine sa pensée, on lit tout son cœur à travers. Elle les a toujours très-brillants malgré l'âge, et très-beaux sous ses cheveux blancs. On se figure aisément, en la voyant ainsi, ce qu'elle fut dans sa jeunesse et combien elle dut être aimée.

Cousinette, plus heureuse que moi a toujours vécu là, à ses côtés, grandissant dans ce chaud rayon de tendresse, attentive, empressée. Grand'maman, affaiblie par l'âge, abdique peu à peu sans en avoir l'air, et c'est Cousinette qui dirige la maison.

Elle le sait bien la chère enfant, et elle se sent tout heureuse. Il faut voir avec quel regard touchant elle la contemple. On dirait une jeune mère près du berceau de son enfant.

Moi je les regarde toutes les deux.

Je ne sais celle que j'aime le mieux, mais je me sens très ému, et comme nos regards se croisent en ce moment, instinctivement, par-dessus la table, nos mains se tendent l'une vers l'autre et se serrent tendrement.

Je voudrais pouvoir lui dire merci à la chère petite qui fait à notre

grand'mère des jours si calmes, à qui revient surtout le charme de cette bonne soirée, — et je ne peux pas.

Elle non plus ne dit rien.

Elle comprend bien que j'ai quelque chose au cœur qui m'étouffe et pourquoi, quoique très heureux et souriant, j'ai au bord des paupières une larme qui brille.

On entend bien maintenant tomber les gouttelettes du jet d'eau. Le vent s'est apaisé, tout est silencieux, et la lune glisse son regard pâle par la porte restée entr'ouverte tout à l'heure. Le ciel veut aussi sa part de cette veillée.

Rien ne trouble ce grand calme, et nous restons là, toujours la main dans la main, laissant nos pensées errantes s'accrocher à mille souvenirs, lisant sur ce visage où le temps implacable a mis quelques rides profondes, comme pour mieux nous la faire comprendre, une histoire sublime, pleine de tendresses, de chagrins, de dévouements, dont nous connaissons trop, hélas! tous les détails.

Alors pour cacher son émotion, — car elle est émue, Cousinette, quoiqu'elle ne semble pas vouloir en convenir, — elle se lève doucement, et vite, bien fort, dépose un baiser sur ces cheveux blancs, sur ce pauvre front, presque sur les yeux à cause des lunettes qui prennent toute la place.

—...Comment!... Elle a dormi?...

—Mais oui, mon Dieu.

—O mes pauvres petits, qu'il est tard!...

Et vite on se souhaite bonsoir et l'on va se séparer.

—Bonsoir, Cousinette.

—Bonsoir, mon lieutenant.

Puis comme je lui serrais affectueusement la main n'osant plus aller plus loin:

—Si vous vouliez être gentil..., mais là, bien gentil, vous m'embrasseriez. Cela me ferait grand plaisir.

Et grand'mère de dire:

—Mais comment donc! Sont-ils enfants!

Ah! chère petite Cousinette, comme je vous ai aimée ce soir-là!

II

Les années ont passé.

Dans la petite maison de famille, si grande maintenant, je me retrouve seul.

J'ai parcouru la France au hasard des garnisons, accepté ce que le sort m'a dévolu ici-bas, toute la Destinée, et, en des luttes intimes où l'être se hausse, j'ai goûté le charme triste, indicible, des sensations rares exacerbées par le rêve, tressailli en des frissons que mon désir poussait aux sommets les plus âpres, tendait en des voluptés aiguës.

Ainsi faisant j'ai appris durement non seulement mon métier de soldat et de chef mais mon métier d'homme, d'être vaincu, condamné par la fatalité des origines premières. J'ai vérifié à mes dépens, connu largement cette lâcheté individuelle et cette lâcheté collective dont Alexandre Dumas fils a si bien écrit la tristesse dormante qu'elle laisse au fond des êtres honnêtes et délicats.

J'ai aimé.

Pourquoi pas? — J'ai fait comme les autres. Les seules choses bonnes de la vie je les ai cueillies.

Maintenant, dans le reposant silence de cette demeure, je reviens las des efforts accomplis. Je reviens et mon cœur blessé, alourdi d'effrois et de glaces, ne veut plus aimer, ne veut plus rêver. Loin de la trop grande lueur du dehors, ici, comme dans le recueillement des sanctuaires oubliés, je m'enferme en un passé qui fut le mien, — le nôtre, à Cousinette et à moi, — et pieusement je m'abandonne aux si lointains et si bleus souvenirs.

Veillées d'hiver, soirées solitaires, heures d'extase et de foi, tous les débris de ma vie sont là, dressés à mon appel, surgis dans le rayonnement d'un solennel ex-voto. Or pas un n'étincelle plus pur, ne fait battre mon cœur d'une aussi chaude tendresse que le rappel de cette veillée de jadis alors que nous étions trois, — deux enfants et une bonne grand'mère, — tous les trois s'aimant bien fort.

Devant ce cher souvenir une aube se lève, le calme vient. Il me semble que je deviens meilleur. Comme une petite fleur blanche, gracile et très précieuse, s'ouvre en moi.

Grand'mère dort maintenant là-bas, dans le petit cimetière de notre village. Parmi les tombes fleuries de ses enfants, qu'elle avait tant aimés nous l'avons déposée un jour. Et il me semble que Dieu, au devant de